

CAHIERS FRANÇOIS VIÈTE

Série III – N° 4

2018

Actualité des recherches du Centre François Viète

sous la direction de
Jenny Boucard

Centre François Viète
Épistémologie, histoire des sciences et des techniques
Université de Nantes - Université de Bretagne Occidentale

Imprimerie Centrale de l'Université de Nantes
Mars 2018

Cahiers François Viète

La revue du *Centre François Viète*
Épistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques
EA 1161, Université de Nantes - Université de Bretagne Occidentale
ISSN 1297-9112

cahiers-francois-viete@univ-nantes.fr
www.cfv.univ-nantes.fr

Depuis 1999, les *Cahiers François Viète* publient des articles originaux, en français ou en anglais, d'épistémologie et d'histoire des sciences et des techniques. Les *Cahiers François Viète* se sont dotés d'un comité de lecture international depuis 2016.

Rédaction

Rédactrice en chef – Jenny Boucard

Secrétaire de rédaction – Sylvie Guionnet

Comité de rédaction – Delphine Acolat, Frédéric Le Blay, Colette Le Lay, Karine Lejeune, Cristiana Oghina-Pavie, David Plouviez, Pierre Savaton, Pierre Teissier, Scott Walter

Comité de lecture

Martine Acerra, Yaovi Akakpo, Guy Boistel, Olivier Bruneau, Hugues Chabot, Ronei Clecio Mocellin, Jean-Claude Dupont, Luiz Henrique Dutra, Fernando Figueiredo, Catherine Goldstein, Jean-Marie Guillouët, Céline Lafontaine, Pierre Lamard, Philippe Nabonnand, Karen Parshall, François Pepin, Olivier Perru, Viviane Quirke, Pedro Raposo, Anne Rasmussen, Sabine Rommevaux-Tani, Martina Schiavon, Josep Simon, Rogerio Monteiro de Siqueira, Ezio Vaccari, Brigitte Van Tiggelen



UNIVERSITÉ DE NANTES



ISBN 978-2-86939-246-X

SOMMAIRE

*Introduction — Pluralité et structuration des recherches
du Centre François Viète
Jenny Boucard*

- FRÉDÉRIC LE BLAY 13
*Des tempéraments à l'idiosyncrasie : évolution et permanence d'une
définition physiologique de l'individu*

- COLETTE LE LAY 37
*Joseph Liouville et le Bureau des longitudes : mettre le pied à l'étrier à
de jeunes savants et contrôler les dérives hégémoniques*

- FREDERIC SOULU 61
Observatoires français dans l'Algérie coloniale : forme et spatialité

- LOÏC PÉTON 93
*Penser les profondeurs marines au XIX^e siècle : un abîme terrestre et
anthropomorphique*

- CRISTIANA OGHINĂ-PAVIE 113
*Le fil rouge. Pratiques mémorielles dans les sciences de la vie en Rou-
manie communiste (1945-1965)*

- PIERRE TEISSIER, MATTHIEU QUANTIN et BENJAMIN HERVY 141
*Humanités numériques et archives orales : cartographies d'une mé-
moire collective sur les matériaux*

- YAOVI AKAKPO 179
*Ethnographie comparée de pratiques savantes. Une approche d'histoire
des savoirs de l'oralité en Afrique*

Des tempéraments à l'idiosyncrasie : évolution et permanence d'une définition physiologique de l'individu

Frédéric Le Blay*

Résumé

L'histoire des sciences permet de tracer l'apparition de concepts et de modèles théoriques venant supplanter ceux qui les ont précédés. Nous voudrions montrer que l'émergence d'une nouvelle définition théorique ne signifie pas toujours l'abandon de représentations ancrées dans la culture et même que, dans certains cas, elle contribue à les faire perdurer. Nous prenons ici comme exemple la notion d'idiosyncrasie, qui connaît une grande fortune à partir du XIX^e siècle.

Mots-clés : idiosyncrasie, tempéraments, caractères, humoralisme, vitalisme.

Abstract

The history of science tells us about new concepts and theoretical models which lead previous ones to become obsolete. We would like to show that new theoretical patterns do not affect cultural representations : they may not produce any change ; in some cases they even reinforce those representations. As an example, we will deal with the notion of idiosyncrasy, which appeared and became popular by the beginning of 19th century.

Keywords: idiosyncrasy, temperaments, characters, humoralism, vitalism.

* Centre François Viète d'épistémologie et d'histoire des sciences et des techniques (EA 1161), Université de Nantes.

CETTE étude se donne pour modeste ambition d'apporter une pièce originale à l'histoire de la pensée médicale en montrant, à partir d'un exemple significatif, comment des notions ou concepts peuvent être remplacés par d'autres, voire abandonnés, sans que les représentations qu'ils impliquaient — ou sur lesquelles ils se fondaient — connaissent pour autant le même sort. L'exemple devenu emblématique de cette permanence des représentations communes face aux évolutions ou révolutions de la pensée scientifique est celui de la révolution copernicienne. La perception quotidienne résiste en effet aux évolutions de la connaissance scientifique. Ainsi, Maurice Merleau-Ponty comme Edmund Husserl ont bien démontré que la révolution copernicienne avait changé le discours théorique des savants et des philosophes en faisant tourner la Terre autour du Soleil — et non plus l'inverse comme dans les cosmologies anciennes — mais qu'elle n'avait pas changé notre expérience vécue (Husserl, 1984 ; Merleau-Ponty, 1965). Nous ressentons toujours la Terre comme immobile et notre relation au sol sur lequel nous marchons n'a pas été bouleversée par l'apparition d'un nouveau discours scientifique. Nous ne parlerons pas tant ici de perception quotidienne que de représentations culturelles. Mais lorsqu'elles sont profondément ancrées dans les esprits, celles-ci peuvent tenir lieu d'expérience partagée. Le discours scientifique peut ainsi être tenté de les réactualiser dans les cadres théoriques nouveaux dont il se dote. Nous allons montrer comment la définition physiologique des individus et des caractères relève de cette dualité.

Nous nous intéresserons aux notions de crase et de tempérament, constitutives à la médecine et à la biologie anciennes. Elles semblent aujourd'hui appartenir à un passé révolu, à des représentations du vivant d'un autre temps. Leur apparente obsolescence laisse supposer qu'à un certain moment dans l'histoire de la pensée médicale, une rupture fut consommée, ce que l'historien des sciences peut être tenté d'appeler « révolution ». C'est sur ce moment de crise qu'il convient de s'interroger. Mais commençons par rappeler brièvement ce dont il est question. Notre ancienne médecine a longtemps fait reposer son système étiologique sur le principe des quatre humeurs corporelles (sang, phlegme, bile noire,

bile jaune) et des quatre qualités primordiales associées (chaud/froid, sec/humide). Ce cadre théorique fut esquissé par le médecin d'obédience pythagoricienne Alcméon de Crotoné (v. 500 av. J.-C.), repris dans un traité de la Collection hippocratique (*Nature de l'Homme*, que l'on doit à Polybe, gendre d'Hippocrate de Cos) et finalement constitué en système canonique par Galien de Pergame dans la seconde moitié du II^e siècle apr. J.-C. À partir de là, il va durablement déterminer la pensée comme la pratique médicales. La notion d'équilibre — ou de déséquilibre — humoral devient le pivot de l'étiologie et de la thérapeutique. De la même manière, le mélange des humeurs — *κρᾶσις* en grec, *temperamentum* en latin — devient un critère déterminant dans l'appréhension de l'identité physiologique d'un patient. Selon l'âge, le sexe, les conditions de vie et l'environnement naturel, chaque individu présente une crase ou un tempérament qui détermine son état de santé¹. Et la physiologie peut soutenir une définition psychologique puisque de chaque crase ou tempérament peut dépendre un caractère, ainsi le colérique, le sanguin, le mélancolique, le phlegmatique, etc. Un tel cadre a donc permis, pendant plusieurs siècles, de définir et de classer les individus ou les groupes humains aussi bien sur le plan de leurs caractéristiques physiques que sur celui de leurs traits moraux ou psychologiques (Manuli & Vegetti, 1988).

À quel moment théoriciens et praticiens de la médecine ont-ils ressenti que les théories héritées d'Hippocrate (460-375/351 av. J.-C.) et de Galien (129-216/217 apr. J.-C.) ne répondaient plus à la réalité du vivant, qu'elles ne permettaient plus ni d'expliquer la maladie ni de définir l'état de santé? À quel moment la science ancienne s'efface-t-elle pour laisser la place à la science moderne? Cette interrogation n'est pas neuve; les études historiques cherchant à saisir ce moment de rupture existent². Notre propos n'est pas de rejouer sur un autre mode la querelle des Anciens et des Modernes. Il ne s'agit pas non plus de reprendre tous les éléments de ce dossier complexe, l'abandon de la théorie humorale n'en étant qu'une des pièces. Nous nous contenterons d'apporter une pierre à l'édifice, à partir de la lecture d'un texte de la modernité qui semble précisément s'inscrire dans ce moment de rupture. Cette lecture nous permettra d'abord de

¹ Au sein d'une abondante bibliographie, on pourra consulter la synthèse de (Nutton, 2004, chap. 5 « Hippocratic theories », p. 72-86; chap. 16 « Galenic Medicine », p. 234) en particulier, qui renvoie aux sources principales.

² Voir en particulier (Rudolph, 1995, p. 61-91; Mazzolini, 1995, p. 93-115). Les études s'accordent pour faire du XVIII^e siècle ce moment de rupture.

mettre en évidence une idée essentielle, c'est-à-dire que la modernité n'existe qu'avec une certaine manière de regarder, de comprendre et de juger les Anciens. Mais elle nous fera surtout comprendre que la rupture avec un modèle ou un système explicatif ne signifie pas nécessairement l'abandon des représentations traditionnelles liées à ce système.

Nous partirons ainsi de la lecture d'un traité publié en 1823, où s'exprime en termes explicites la volonté de rompre avec les modèles étiologiques du passé au profit d'un nouveau système physiologique inspiré de la théorie de l'irritation de Broussais. Nous tracerons ensuite l'apparition de la notion d'idiosyncrasie, depuis les quelques sources grecques qui la mentionnent jusqu'à l'introduction du terme dans la langue française par le biais d'un traité du *xvi^e* siècle consacré à la peste. Nous verrons que le terme ne devient véritablement actif dans le discours scientifique et philosophique que dans le courant du *xix^e* siècle. Nous montrerons enfin que le recours à des définitions et concepts nouveaux n'entraîne pas nécessairement l'abandon des représentations instaurées par la tradition.

C'est donc avec une citation, d'un médecin moderne, que nous ouvrons cette réflexion historique :

La doctrine des tempéraments, telle qu'elle est encore généralement adoptée, est une suite de la manière vicieuse d'envisager en masse le corps vivant. Au temps où l'on admettait que toutes les maladies étaient liées au sang, à la bile, à la lymphe et à l'atrabile, Galien a pu supposer que chacune de ces humeurs prédominait chez certains sujets ; il a pu chercher des signes particuliers à la surabondance de chacune de ces humeurs dans toutes les parties du corps, même jusque dans la couleur des cheveux. Mais cette théorie aurait dû tomber toute entière, lorsque Cabanis et Hallé ont assigné, d'après les ébauches ingénieuses de Bordeu, les caractères organiques de la prédominance d'action du poumon, du foie, de l'encéphale, du système lymphatique et des muscles ; lorsqu'ils ont ainsi établi une meilleure théorie des tempéraments sanguin, bilieux, atrabilaire, athlétique, lymphatique des anciens et des modernes.

L'auteur de ce jugement marque manifestement sa volonté de rupture avec l'ancien système humoral hérité de Galien, qu'il qualifie de « manière vicieuse ». À l'idée d'une prédominance humorale, sur laquelle se fonde la doctrine des tempéraments, il préfère celle d'une « prédominance d'action » de certains organes. Sur ce point, il ne semble d'ailleurs pas vouloir rompre définitivement avec la notion de tempérament puisqu'il attribue à quelques prédécesseurs célèbres le mérite d'avoir « établi

une meilleure théorie des tempéraments ». Amélioration ne signifie pas annulation. Il faut donc dire quelques mots de ces théoriciens modernes qui, selon l'auteur, auraient entamé la rupture avec l'ancien système. Il semble bien que ce jugement se range sous la bannière du vitalisme, dont il fait remonter les « ébauches ingénieuses » à Théophile de Bordeu (1722-1776), principal représentant, avec Paul-Joseph Barthez (1734-1806), du vitalisme³ français avant Xavier Bichat (1771-1802). Selon notre auteur, Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808), autre tenant du vitalisme et théoricien du *Rapport du physique et du moral* (1802), ne serait ni plus ni moins qu'un continuateur de Bordeu. La mention de Hallé, avantageusement placée entre ces deux grands théoriciens, tient lieu, selon toute vraisemblance, d'hommage à un contemporain, Jean Noël Hallé (1754-1822), médecin ordinaire de Napoléon et de Louis XVIII, professeur au Collège de France et à la faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, proche de Cuvier, qui rédigea un mémoire sur le vitalisme. On lui doit également un *Mémoire sur les observations fondamentales d'après lesquelles peut être établie la distinction des tempéraments*, auquel nous avons ici une référence implicite. À sa mort, en 1822, de nombreux hommages lui furent rendus par ses confrères et collègues de l'Institut et de l'Académie, fait qui peut donner une première indication

³ Le vitalisme est un courant de pensée apparu au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, dont l'« école » de Montpellier, issue de la faculté de médecine du même lieu, fut l'un des tenants les plus marquants. Approche organique centrée sur l'idée de sensibilité et de force vitale, le vitalisme peut être défini comme une « nébuleuse unifiée par un certain nombre de thèses minimales » (Le Blanc, 2004). Les médecins de Montpellier forgèrent la théorie des petites vies particulières, l'organisme étant conçu comme une synthèse de petites vies ayant chacune leur forme propre, concourant cependant à l'ensemble. À la lecture de l'ensemble de l'ouvrage dont est extraite cette citation, on constate que le vitalisme domine la pensée de son auteur même si, paradoxalement, les représentants de l'école de Montpellier n'ont droit dans son texte qu'à quelques citations éparées : Barthez n'est cité qu'une fois, tout comme Cabanis. Bordeu est un peu plus présent mais reste en retrait par rapport aux autres théoriciens ou cliniciens invoqués. Mais d'autres noms, qui illustrent la pensée vitaliste en dehors des frontières de la France et de l'école de Montpellier, sont régulièrement cités et viennent compléter le tableau : Van Helmont, Stahl, Hoffmann, Cullen, Willis. L'allemand Haller n'est en revanche jamais cité. Pour un historique du vitalisme, voir (Canguilhem, 1965 ; Le Blanc, 2004 ; Pichot, 1994 ; Porter, 1996 ; Rey, 1995).

quant au cadre chronologique du texte que nous venons de citer. Quoi qu'il en soit, l'important est avant tout de comprendre que ces noms sont donnés dans le souci d'établir une rupture historique entre la médecine héritée de Galien et une médecine nouvelle, de constater un divorce qui se serait scellé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Nommons donc l'auteur de ce jugement : le passage est extrait d'un ouvrage paru en 1823 puis, dans une seconde édition revue et corrigée, en 1824, la *Pyrétologie*⁴ *physiologique ou Traité des fièvres considérées dans l'esprit de la nouvelle doctrine médicale*, par le docteur François Gabriel Boisseau (1791-1836)⁵. Disons-le d'emblée, ni le traité ni son auteur ne sont passés à la postérité ; de fait, leur contribution au progrès de la médecine et à son histoire sont tombés dans l'oubli. Pourtant, Boisseau, qui exerça en tant qu'officier de santé des armées, fut en son temps un auteur prolifique œuvrant avec énergie à la diffusion des connaissances comme en témoignent ses nombreuses notices rédigées dans plusieurs publications de synthèse et de vulgarisation contemporaines comme le *Journal universel des sciences médicales* ou la *Biographie médicale* (sept volumes parus entre 1820 et 1825) entre autres. Mais, à côté des grandes œuvres de la littérature médicale et philosophique, qui continuent aujourd'hui encore à orienter la réflexion en matière d'épistémologie ou de pensée scientifique, il existe d'autres textes dont l'intérêt historique est indéniable : précisément parce qu'ils ne sont pas l'œuvre d'un grand esprit, c'est-à-dire d'un génie isolé dans son temps, ils sont autant de témoignages fidèles de l'esprit du temps. Ils sont, pour l'historien, les représentants idéaux d'un moment de l'histoire⁶. C'est à cette catégorie d'ouvrages qu'appartiennent les réflexions du docteur Boisseau. Toutefois, il paraît assuré que le traité qui nous intéresse connut en son temps un certain succès, comme en témoigne le préambule de la seconde édition, dans lequel l'auteur révèle que la première édition fut épuisée en un an⁷. Serait-ce parce que le premier tirage fut restreint ?

⁴ Littéralement « étude des fièvres ».

⁵ Publiée chez Jean-Baptiste Baillière, à Paris. Notre citation correspond à l'alinéa 58 de l'introduction sur les principes généraux de physiologie et de pathologie.

⁶ Notons que Boisseau fut aussi l'auteur d'une *Nosographie organique ou Traité complet de médecine pratique* en quatre volumes (J.-B. Baillière, Paris, 1823-1830).

⁷ La *Pyrétologie physiologique* connut jusqu'à quatre éditions (1831 pour la dernière).

Parce que son auteur était un notable⁸, nous pensons que l'ouvrage a dû jouir d'un succès d'estime au sein du milieu médical. Ce succès pourrait tenir à ce que l'argumentation d'ensemble répondait parfaitement aux débats alors en cours dans la communauté médicale.

Il convient d'abord de commenter le titre de ce traité des fièvres. L'adjectif « physiologique » doit retenir notre attention car il précise en fait ce que l'auteur entend par « nouvelle doctrine médicale ». Quelle est donc en effet cette doctrine dont il se fait l'apôtre ? La lecture de son introduction, qui présente, avant d'en venir au sujet lui-même, les fièvres, des principes généraux de physiologie et de pathologie, permet de préciser le cadre contextuel et doctrinal de cette étude. Les notions de sensibilité, d'excitabilité et d'irritabilité des tissus informent et dominent sa doctrine. L'auteur leur accorde, dans sa physiologie, le rôle primordial. Selon lui, ce sont l'ensemble des tissus constitutifs du corps, désignés sous l'appellation générique et conceptuelle de « solides », qui déterminent la vie et l'état de l'organisme. Dans ce système, les fluides, autrement dit les humeurs des Anciens, ne jouent plus qu'un rôle secondaire. Nous lisons ainsi :

Les solides qui composent le corps humain reçoivent la première influence de l'action des corps ambiants ; ils se la transmettent les uns aux autres, et la transmettent au sang et aux liquides qu'ils renferment. (Boisseau, 1823, Introduction, §2. De l'action organique, 14, p. 5)

Ou encore :

Il fut un temps où l'on supposait que les humeurs étaient susceptibles d'altérations spécifiques et spontanées ; on sait aujourd'hui que le sang est plus ou moins chargé des particules qui le constituent, plus ou moins susceptible d'exciter les tissus avec lesquels il se trouve en rapport, plus ou moins propre à leur fournir des matériaux nutritifs, et qu'il peut contenir des substances introduites dans l'économie sans avoir été altérées par l'action organique. (Boisseau, 1823, Introduction, §3. De l'excitabilité, 38, p. 13)

⁸ Sur la page de titre, l'auteur fait suivre son nom de l'ensemble de ses distinctions et titres honorifiques : « Docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre des Académies royales de médecine de Paris et de Madrid, de la Société médicale d'Émulation et du Cercle médical, de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de Châlons, et des Sociétés de médecine de Louvain, Marseille, Metz et Tours. »

Cette partition de l'organisme entre les solides, définis comme la partie sensible du vivant, et les fluides, cantonnés dans le rôle de stimulants, nous renvoie aux théories de Bichat, de même que la notion de tissu, par laquelle Boisseau commence son exposé. Bichat n'est pas explicitement cité dans son introduction mais ses écrits en constituent manifestement l'arrière-plan, du moins pour cette première partie consacrée aux principes généraux de physiologie et de pathologie. Le cadre épistémologique de cette enquête reçoit d'ailleurs des limitations analogues à celles que Bichat imposa à ses spéculations :

La recherche de la condition inconnue à laquelle on donne les noms de *cause essentielle de l'action organique*, de *principe vital*, doit être reléguée dans le domaine de la philosophie spéculative : c'est la pierre philosophale de la physiologie. (Boisseau, 1823, Introduction, §2. De l'action organique, 24, p. 7)⁹

On constate les propriétés vitales dans leurs manifestations, on ne les explique pas. Contre la recherche des causes premières et le recours à des hypothèses telles que celles invoquées par des vitalistes comme Georg Ernst Stahl (1659-1734) ou Barthez, Bichat préconise l'observation et l'expérience. Boisseau a manifestement retenu la leçon. Quant au modèle physiologique adopté, il confirme la rupture instaurée avec la médecine galénique. Le corps n'est plus perçu sur le mode binaire du contenant et du contenu, les organes étant essentiellement les récipients ou les voies de passage de fluides actifs (les humeurs), mais plutôt sur celui, binaire également, de la réaction des organes et des tissus qui subissent l'impression ou l'action d'agents divers, externes ou internes. On peut

⁹ Affirmation que l'on peut mettre en parallèle avec cette remarque de (Bichat, 1822, p. 118-119) : « Tous les philosophes ont presque remarqué cette prédominance alternative des deux vies [Bichat parle ici des vies organique et animale]; Platon, Marc Aurèle, saint Augustin, Bacon, saint Paul, Leibniz, Van Helmont, Buffon, etc., ont reconnu en nous deux espèces de principes; par l'un nous maîtrisons tous nos actes moraux, l'autre semble les produire involontairement. Qu'est-il besoin de vouloir, comme la plupart d'entre eux, rechercher la nature de ces principes? Observons les phénomènes, analysons les rapports qui les unissent les uns aux autres, sans remonter à leurs causes premières. » La forme même qu'adopte l'introduction de Boisseau, structurée en une série de paragraphes ou d'articles, divisés eux-mêmes en alinéa posant des principes généraux, qui constituent en quelque sorte les lois fondamentales du vivant, rappelle la présentation adoptée par Bichat.

encore parler, si l'on veut, de chimie du vivant, mais c'est une autre chimie dont il s'agit. Gardons à l'esprit que le vitalisme tient à se démarquer des conceptions physico-chimiques qui fondent l'enseignement médical.

Si l'on quitte maintenant l'introduction générale de cette pyrétologie pour analyser le détail des différents chapitres, qui passent en revue les différents aspects de cette réalité nosologique très vaste et très diverse que sont alors les fièvres, on constate très vite que la doctrine qui domine le propos est celle de François-Joseph Broussais et sa théorie de l'irritation. Certes son grand ouvrage *De l'irritation et de la folie* ne sera publié qu'en 1828 mais d'autres écrits ont déjà porté à la connaissance du public les bases de sa nouvelle théorie de la médecine dite « physiologique ». Citons, en 1803, ses *Recherches sur la fièvre hectique considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes sans vice organique*; en 1822-1823 son *Traité de physiologie appliquée à la pathologie*, et l'année suivante, celle de la seconde édition de l'étude de Boisseau, *Le catéchisme de la médecine physiologique ou dialogues entre un savant et un jeune médecin, élève du professeur Broussais*. Élève de Broussais, Boisseau le fut sans doute; il déclare en effet avoir été « témoin » des recherches de ce dernier pendant plus d'un an à l'hôpital du Val-de-Grâce. Il connaît bien ses écrits, qu'il cite abondamment et précisément — Broussais est, avec Philippe Pinel (1745-1826), la référence qui revient le plus souvent dans son traité¹⁰. Son étiologie des fièvres — fondée sur la notion d'irritation — comme la thérapeutique qu'il met en avant — reposant sur la triade diète, saignée et sangsues — reprennent les principes de Broussais. Notre auteur est donc un partisan de la doctrine de Broussais et le qualificatif « physiologique » dont il dote sa pyrétologie en est une indication. Cependant son adhésion aux théories de Broussais n'est pas sans ambiguïté; il se montre parfois un disciple critique et dissident, reprochant en effet au maître d'avoir surévalué l'importance de la muqueuse gastro-intestinale et la gastro-entérique dans l'explication des états pathologiques. Nous notons que Broussais et Pinel étaient les confrères les plus souvent mentionnés dans cet ouvrage; il importe de fait de faire remarquer que tous les deux se sont penchés sur la question des fièvres et sur la possibilité d'établir une nosologie mais que les travaux de Broussais vont dans le sens d'une critique radicale des thèses de Pinel; il semble que l'argumentation de Boisseau, naviguant constamment de l'un à l'autre (Debru, 2004, p. 491-495), soit une tentative de

¹⁰ Le premier a droit à 46 mentions, contre 57 pour le second.

réconciliation ou du moins de synthèse entre les deux approches. Mais de telles réserves ne remettent pas en cause les fondements théoriques; elles illustrent au contraire une adhésion sincère aux travaux du maître, soumise au contrôle d'une pratique scrupuleuse, qui corrige pour améliorer et non pour invalider.

Or cette nouvelle doctrine médicale refuse l'héritage antique : écrivant l'histoire de l'irritation, Broussais déclare :

Hippocrate n'eut aucune idée de l'irritation. [...] La théorie du *strictum* et du *laxum* de Thémison, développée par Thessalus, n'est point non plus celle de l'irritation. [...] Galien développa la théorie élémentaire et humorale dont les germes se trouvent dans les ouvrages attribués à Hippocrate. Il fut le fondateur de l'humorisme. Il établit des forces pour agir sur les éléments, la terre, l'eau, l'air ou le pneuma; pour les convertir en humeurs, entretenir leurs mélanges, leurs rapports, les faire servir au maintien de la vie et diriger les efforts conservateurs de la nature dans les maladies. Il se perdit en subtilités sur presque toutes les questions qu'il traita, et n'eut aucune idée de l'irritabilité du corps animal. (Broussais, 1839, p. 27-28)

Mais cet abandon par les Modernes — et Broussais se pose comme un moderne — de la tradition humorale héritée de Galien ne signifie pas l'abandon de toutes les représentations traditionnelles. Si, comme nous l'écrivions, le disciple, Boisseau, est le témoin idéal d'un moment historique, c'est parce que, malgré l'affirmation de nouveauté et de modernité, il semble se refuser à rompre totalement avec le monde ancien. Redonnons à l'extrait présenté en introduction son contexte :

Outre le degré d'excitabilité départi à chaque organe, en raison du rôle qu'il doit jouer dans l'économie animale, l'action vitale prédomine dans certains organes selon l'âge, le sexe et la constitution. [...] Cette prédominance de l'action vitale, dans un organe qui exerce une certaine influence sur le reste de l'organisme, constitue ce qu'on appelle généralement le *tempérament*.

[passage cité supra]

Bien que l'excitabilité varie à chaque instant dans chaque organe, il n'en est pas moins vrai que certains hommes, comparés les uns aux autres (organe pour organe, et non dans les systèmes musculaires et osseux seulement, comme on le fait ordinairement), présentent des différences notables d'excitabilité, que certains sont plus ou moins excitables que d'autres, ce qui constitue l'idiosyncrasie. Ces différences s'observent de peuple à

peuple ainsi que d'homme à homme, de classe à classe (les citadins, les villageois, les riches, les pauvres). Mais on ne peut en aucune manière les soumettre à un calcul rigoureux; elles sont mobiles comme la vie; elles dépendent des circonstances qui agissent sur chaque individu, et de celles qui agissent sur un grand nombre d'hommes réunis en corps de nation. Il y a donc en quelque sorte des idiosyncrasies nationales : c'est ce qu'on appelle le caractère physique et moral de chaque peuple. (Broussais, 1839, Introduction, §3. De l'excitabilité, 53-61, p. 17-20)

L'abandon de la médecine humorale devait en toute rigueur entraîner l'abandon de la doctrine des tempéraments. Or si le cadre théorique est abandonné, certaines de ses composantes, et pas des moindres, restent actives. Au lieu de « tempérament », Boisseau parlera d'« idiosyncrasie », pour définir l'unicité physiologique propre aussi bien aux individus qu'aux peuples. Cette idiosyncrasie ainsi définie a une forte résonance galénique et même hippocratique — il faut penser ici au traité *Airs, eaux, lieux*.

Aux origines de la notion d'idiosyncrasie

Commençons par analyser le terme lui-même. La première occurrence chez un moderne, en langue française, se rencontre dans le *Discours très ample de la peste, divisé en trois livres; adressant à messieurs de Tours*¹¹, de Nicolas de Nancel, publié chez Denys du Val à Paris en 1581. L'ouvrage, comme son titre l'indique, traite de la peste et des moyens de s'en prémunir. Rédigé dans un contexte de grandes tensions religieuses, il met en œuvre la piété et la foi comme moyens ultimes de se prémunir contre ce fléau : face à un mal aussi effroyable, s'en remettre à Dieu par la prière reste le meilleur conseil que le médecin puisse donner. Nancel n'en est pas moins un praticien et un galéniste, comme le reste de ses confrères. La médecine qu'il pratique se fonde sur la doctrine des humeurs et des tempéraments. Quant à la peste, elle est conçue par lui comme l'effet d'une corruption de l'air extérieur, que tous respirent semblablement dans un lieu donné. Cette étiologie fait de la peste une maladie commune, que l'on peut ramener à une cause commune, par opposition à une maladie particulière, due à une cause particulière liée au régime de chaque

¹¹ L'exemplaire conservé par la Bibliothèque Interuniversitaire de Médecine de Paris a été numérisé et mis en ligne www.bium.univ-paris5.fr/amn. On peut par conséquent le consulter sans difficulté.

individu. Mais la question qui occupe tout le premier livre du traité est de savoir pourquoi, lorsque la peste sévit en un lieu, tous ne sont pas affectés de la même manière, alors que l'air corrompu est respiré de la même manière par tous. Selon Nancel, certains corps sont prédisposés ou aptes à la recevoir, plus que d'autres. Le médecin définit ainsi la peste dès les premières pages :

Or doncques la Peste est une fièvre continue, aigue et maligne, provenant d'une certaine corruption de l'air extérieur, en un corps prédisposé. (Nancel, 1581, Livre I, chap. 1, p. 13)

L'auteur invoque à la suite de cette définition la théorie aristotélienne de la causalité en distinguant une cause « matérielle », la « vapeur et corruption aérienne », et une série de causes « efficientes et coadjuvantes », l'« air » et les « humeurs en nous préparées ». Il cite et traduit ici le *De anima* : « Tout ce qui agit exerce son action sur le patient bien disposé à recevoir son impression. » (Nancel, 1581, Livre I, chap. 1, p. 15)¹²

À cette citation aristotélienne, il adjoint un passage du *De differentiis februm* de Galien : « Nulle cause ne peut produire son effet, si le patient n'y est disposé. »¹³ Après avoir identifié causes matérielle et efficiente, il en vient à la cause finale en définissant ainsi le « scope et le but » de la peste : « perdre, ravager, détruire l'homme, voire tout le genre humain, si la cause était assez forte, et qu'elle trouvât sujet apte et disposé

¹² δοκεῖ γὰρ ἐν τῷ πάσχοντι καὶ διατιθεμένῳ ἢ τῶν ποιητικῶν ἐνέργεια ὑπάρχειν (Aristote, *De anima*, 2. 2, 414a 11-12, p. 35). Cette définition d'Aristote répond à la question : qu'est-ce que la santé par rapport au corps ? Elle représente la figure et la forme (μορφή καὶ εἶδος), la notion (λόγος) et comme l'acte du récepteur (οἶον ἐνέργεια τοῦ δεκτικοῦ). Le corps est ici le récepteur, en tant qu'il est capable de recevoir la santé (τοῦ ὑγιαστικοῦ). Nancel renverse ici la perspective et applique la même définition à l'état maladif. Le corps est susceptible d'accueillir la maladie en lui.

¹³ Voir *De differentiis februm*, chap. 6, K., 7, 290 : Χρὴ γὰρ μεμνησθαι τούτου ἀεὶ παρ' ὅλον αὐτὸν τὸν λόγον, ὡς οὐδὲν τῶν αἰτιῶν ἄνευ τῆς τοῦ πάσχοντος ἐπιτηδειότητος ἐνεργεῖν πέφυκεν. Dans le texte de Galien, cette remarque fait suite à une référence à Thucydide, concernant la peste d'Athènes (II, 47-54) : l'historien explique en effet, selon Galien, que l'air rempli de miasmes était arrivé d'Éthiopie et que ceux dont les corps étaient disposés à être affectés furent les premiers touchés. Cette idée d'une prédisposition particulière des corps à l'égard de la peste se trouverait donc déjà dans le premier témoignage littéraire consacré à la peste. C'est à travers Galien que Nancel l'emprunte à Thucydide.

à la recevoir et loger traîtresse et meurtrière. » (Nancel, 1581, Livre I, chap. 1, p. 16). De ces sujets particulièrement disposés à loger en leur corps la peste, il donne plus loin la liste : la peste attaque les sanguins, les bilieux, moins les mélancoliques, moins surtout les pituiteux et les phlegmatiques (Nancel, 1581, Livre I, chap. 4, p. 98-99). Le livre II est consacré aux remèdes permettant de se prémunir contre la maladie¹⁴. Parmi les préconisations, celle de purifier l'air au moyen de fumigations odoriférantes ou d'eaux de parfum trouve son explication dans les propriétés bénéfiques de certaines odeurs agréables sur la faculté animale de l'homme, logée dans le cerveau. Mais cet usage peut s'avérer néfaste sur certains sujets au cerveau débile :

Je trouve que telles choses odoriférantes confortent et réjouissent beaucoup le cerveau et les esprits animaux : même le cœur et les esprits vitaux, comme a bien pensé Avicenne au livre *De viribus cordis*, après Aristote. Mais ceux qui ont le cerveau débile, sujet aux défluxions, ou à l'épilepsie, femmes hystériques ou sujettes à la mere¹⁵, ne doivent user de tels parfums, ni porter odeurs fortes et bonnes : principalement ayant éprouvé plusieurs fois, que l'usage de telles choses leur porte nuisance — ou bien surtout se garderont des odeurs et senteurs que particulièrement haïssent par une naturelle température, que nous appelons idiosyncrasie (Graece ἰδιοσυγκρασία). (Nancel, 1581, Livre II, chap. 3, p. 128-129)

Ce passage constitue la première attestation connue, en français, du terme « idiosyncrasie »¹⁶. L'étymologie renvoie d'elle-même à la langue grecque, mais Nancel prend toutefois soin de donner entre parenthèses le terme grec. Cette idiosyncrasie des individus correspond à leur « naturelle température », expression qui traduit la notion de tempérament. À quelles sources le médecin, qui fut aussi un savant humaniste, puise-t-il donc ? Les occurrences du terme ἰδιοσυγκρασία (ou ἰδιοσύγκρισις, ἰδιοσύγκρασις, ἰδιοσυγκρισία pour citer les diverses formes attestées) dans la littérature transmise ne sont pas nombreuses et ne se rencontrent pas avant le 1^{er} siècle

¹⁴ Le livre III portera, lui, sur les remèdes curatifs.

¹⁵ « Mere, se dit aussi de la partie de la femme où se forme le fœtus : et on dit en ce sens, qu'une femme a des maux de mere, pour dire qu'elle est tourmentée des fumées de la matrice » (Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, 1690) ; « Cette femme a des maux de matrice. les vapeurs de la matrice. vapeurs de matrice, ce qu'on appelle communément, Maux de mere » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1694, II, p. 45).

¹⁶ Et la seule dans l'ouvrage de Nancel, qui ne l'utilisera plus ensuite.

apr. J.-C. Nancel étant médecin et galéniste, c'est vers Galien qu'il convient de se tourner d'abord. Quatre emplois sont attestés chez le médecin de Pergame, dont deux seulement dans des traités authentiques. Nous laisserons ainsi de côté les deux emplois du terme que l'on peut lire dans les *Definitiones medicae*¹⁷ et le *De uictus ratione in morbis acutis ex Hippocratis sententia liber*¹⁸. On peut lire en revanche dans le *De sanitate tuenda*, au chapitre 7, où il est question du traitement de la fatigue ou lassitude (κόπος) due aux mauvaises humeurs (ἐπι καχοχυμιά), que Praxagoras¹⁹ et Philotimos²⁰ proposaient différents remèdes contre les humeurs « crues » (ώμοι χυμοί) qui affectaient certains individus. Galien renvoie alors à la théorie de Praxagoras : « Lui-même disait qu'il estimait que c'était l'idiosyncrasie de l'individu, car c'est ainsi qu'il l'appelait, qui était la cause de ce qui arrivait. » (Galien, *De sanitate tuenda*, K., 6, 283)²¹

Galien use donc bien du terme, mais en renvoyant à un autre, Paraxagoras. C'est un procédé du même ordre que nous retrouvons dans

¹⁷ K., 19, 453 : Γίνεται δὲ τὸ ἄρρῆν κατὰ μὲν τινὰς ἐπειδὴν τὸ ἐκ τῶν δεξιῶν ἀποσπασθὲν σπέρμα καταβληθῆ εἰς τὴν μήτραν. Θῆλυ δὲ ἐκ τῶν ἀρισιερῶν. Ἄλλοι δὲ ἔφρασαν κατὰ τὴν τοῦ σπέρματος ιδιοσυγκρασίαν ἧτοι παρὰ τὴν θερμότητα ἢ τὴν ψυχρότητα γίνεσθαι. Τὸ μὲν γὰρ θερμότερον σπέρμα ποιεῖ τὸ ἄρρῆν, τὸ δὲ ψυχρότερον τὸ θῆλυ. Nous traduisons ainsi : « Un mâle naît, selon certains, lorsque la semence a été introduite dans la matrice depuis la partie droite, et une femelle lorsqu'elle l'a été depuis la partie gauche. Mais d'autres disent que cela dépend de l'idiosyncrasie de la semence due à la chaleur ou au froid. Car une semence plus chaude produit un mâle, une semence plus froide une femelle. » Kühn traduit l'expression κατὰ τὴν τοῦ σπέρματος ιδιοσυγκρασίαν par *pro peculiari seminis temperamento*.

¹⁸ L'auteur rappelle que Hippocrate associe les différentes maladies à la nature et à la manière d'être (ἕξις) de chacun. Il énumère alors les différents types d'affections propres à certaines constitutions et termine ainsi : καὶ ἄλλαι δ'εἰσὶν ἰδίως συγκρίσεις πᾶσι (Galien, *De uictus ratione*, chap. 7, K., 19, 208), que nous traduisons ainsi : « Et il existe encore d'autres associations propres à chacun ».

¹⁹ Praxagoras de Cos, disciple d'Hippocrate et maître d'Hérophile d'Alexandrie ; l'un des grands noms de la médecine antique dont il ne nous reste que des citations.

²⁰ Médecin cité dans quelques sources antiques sur lequel nous n'avons que peu d'informations.

²¹ Αὐτὸς μὲν γὰρ ἔφη νομίζειν ιδιοσυγκρασίαν τινὰ τοῦ ἀνθρώπου, καὶ γὰρ ἐκάλεσεν οὕτως αἰτίαν εἶναι τοῦ συμβεβηκότος. Kühn traduit « *hominis propriam et peculiarem temperiem* ».

le *De methodo medendi*, au chapitre 3, où Galien critique les empiriques²² sur leur incapacité à fonder rationnellement leur usage des remèdes :

S'agissant de plaies de la sorte²³, tu as souvent vu les empiriques passer d'un remède à l'autre, non que ce changement obéisse à une quelconque logique, mais parce que, ayant éprouvé plusieurs remèdes susceptibles de combler une plaie creuse, ils ne parviennent pas à reconnaître ni à se rappeler ce qu'eux-mêmes appellent l'idiosyncrasie, c'est-à-dire ce pour quoi chacun de ces remèdes leur a paru efficace. (Galien, *De methodo medendi*, chap. 3, 2, K., 10, 169)²⁴

Nous nous limiterons à deux remarques : d'une part, le terme « idiosyncrasie » ne semble pas désigner ici le tempérament propre à chaque patient — qui pourrait expliquer la diversité des remèdes pour un même mal — mais plutôt l'affection particulière pour laquelle un remède donné est efficace ; d'autre part, au dire de Galien, ce terme appartient à la médecine empirique, et Galien ne paraît pas le prendre à son compte.

Ce second point nous amène à un troisième texte, où l'on rencontre le même terme : il s'agit des *Esquisses pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus, qui comme son nom l'indique assez, était lié à l'école médicale des empiriques²⁵. Le livre I de cet ouvrage, qui présente les principes fondamentaux

²² École majeure de la médecine antique qui, en opposition aux spéculations des tenants du rationalisme hippocratique, considérait que la pratique médicale n'avait pas besoin d'approfondir la recherche des causes pour parvenir à ses fins. Les empiriques privilégiaient une approche fondée sur l'accumulation des preuves et des faits observés en vue d'établir les procédures thérapeutiques les plus efficaces.

²³ Dans ce passage, Galien traite des plaies ou ulcères dont le traitement s'avère particulièrement délicat.

²⁴ Ἐνθάσῳ δὲ πολλάκις ἐπὶ τῶν τοιούτων ἐλκῶν τοὺς μὲν ἀπὸ τῆς ἐμπειρίας ἄλλοτ'ἑπ'ἄλλο μεταβαίνοντας φάρμακον, οὐ μὰ Δία λογισμοῦ τινος ἐξηγουμένου τῆς μεταβάσεως, ἀλλ'ἐπειδὴ πολλῶν μὲν ἐπειράθησαν πληρούντων ἕλκη κοῖλα, τὴν δ'ὡς αὐτοὶ καλοῦσιν ἰδιοσυγκρασίαν, ἐφ'οῖς ἕκαστον αὐτῶν εὐδοκίμησεν οὔτε διαγινώσκειν οὔτε μεμῆσθαι δύνανται.

²⁵ Le rattachement de Sextus à l'Empirisme médical n'est toutefois pas sans poser quelques difficultés puisque Sextus constate à plusieurs reprises les impasses de cette pratique pour lui préférer la médecine méthodique. La relation entre médecine empirique et scepticisme pyrrhonien est bien attestée (Allen, 1993). Mais Sextus refuse quant à lui l'assimilation totale entre les deux écoles de pensée, allant jusqu'à suggérer que les Pyrrhoniens intéressés par une carrière médicale

du scepticisme, donne la liste des dix modes par lesquels les anciens sceptiques furent conduits à la suspension de l'assentiment (ἐποχή). Le second de ces modes repose, selon Sextus, sur les différences de constitution entre les hommes :

Il y a deux choses dont on dit que l'être humain est composé, une âme et un corps, et nous différons les uns des autres sous ces deux rapports; par exemple sous le rapport du corps, nous différons selon la forme et les constitutions qui nous sont propres.²⁶

L'exposé suivant cette pétition de principe donne une série d'exemples de la diversité humaine, qu'elle se situe au niveau des nations — Sextus assure qu'il y a une différence entre le corps d'un Scythe et celui d'un Indien — ou au niveau des individualités. Pouvons-nous conclure de cet exposé, en le comparant au texte de Galien, que l'idiosyncrasie était une notion chère à l'école empirique? Cela est probable. L'idée générale qu'elle met en valeur, celle de la diversité essentielle des individus et des cas, est en tout cas en accord parfait avec ses principes.

Trois autres sources doivent toutefois entrer dans la discussion, que nous présenterons brièvement : la préface du *Livre sur les poisons* (Περὶ δηλητηρίων φαρμάκων) de Dioscoride (I^{er} siècle apr. J.-C.), où l'auteur reconnaît que certaines constitutions (ἰδιοσυγκρίσεις) ou prédispositions (προδιαθέσεις) individuelles peuvent s'opposer à l'action des substances toxiques, au même titre que certains aliments ou certaines boissons²⁷ ; un passage de la *Collection médicale* d'Oribase (IV^e siècle apr. J.-C.), tiré du médecin Hérodote, représentant de la médecine pneumatique²⁸, concernant

se tournent plutôt vers le Méthodisme, dont les affinités avec le scepticisme sont nombreuses (Sextus Empiricus, *Outlines of Pyrrhonism*, vol. 1, p. 236–241). En fait, Sextus marque son inquiétude face à la dérive dogmatique de l'Empirisme médical qui, dans son opposition franche et acharnée au Dogmatisme, en vient à des prises de position par trop tranchées. Le Méthodisme semble devoir représenter à ses yeux une voie moyenne.

²⁶ Δύο τοίνυν εἶναι λεγομένων ἐξ ὧν σύγκριται ὁ ἄνθρωπος ψυχῆς καὶ σώματος, κατ'ἄμφω ταῦτα διαφέρομεν ἀλλήλων, οἷον κατὰ σῶμα ταῖς τε μορφαῖς καὶ ταῖς ἰδιοσυγκρίσεις. (Sextus Empiricus, *Outlines of Pyrrhonism*, vol. 1, p. 79). La citation est issue de (Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*).

²⁷ K., 26/2, 4 : Ἀντιπάσχουσιδὲ πολλάκις καὶ ἰδιοσυγκρίσεις σωμάτων, αἱ προδιαθέσεις διὰ τινος βρωμάτων ἢ πομάτων ποιότητος, ἢ πλήθος οἴνου.

²⁸ Une autre des grandes écoles médicales de l'Antiquité, dont l'étiologie reposait sur l'état et les mouvements du souffle vital.

la friction comme moyen curatif : cette méthode, déclare-t-il, peut s'avérer nocive si elle est appliquée à contretemps, c'est-à-dire en opposition avec l'idiosyncrasie (ιδιοσυγκρισία) du patient²⁹ ; enfin, le livre I du *Tetrabiblos* du géographe-astrologue Ptolémée, pose que le tempérament propre à chaque individu (ιδιοσυγκρασία) est en conjonction avec la situation et la σύγκρασις des astres et des éléments au moment de la naissance³⁰.

²⁹ Ἐπειδὴν δὲ ἤτοι τοὺς δεομένους τρίψεως ἐπιτηδεῖους κρίνωμεν, ἢ μὴ ἀσφαλῶς καταλάβωμεν τοὺς καιροὺς, οὐ μὴν ἄλλα καὶ παρὰ τὴν ἰδιοσυγκρισίαν τοῦ νοσοῦντος [προσαγάγωμεν τὸ βοήθημα, ἐπὶ ἀξιολόγῳ κακῶ γενέσθαι οἰητέον τοῦ νοσοῦντος] (Oribase, *Collection médicale*, 6.20.24, I, p. 502). La traduction française donnée dans l'édition utilisée est : « Si nous avons prescrit les frictions à ceux qui n'en avaient pas besoin, ou si non seulement nous n'avons pas su saisir avec sûreté le temps opportun, mais si, de plus, nous les avons employées en opposition avec l'idiosyncrasie, il faut admettre que cela leur a fait beaucoup de tort. » Notons que les traducteurs n'hésitent pas à employer, dans cette première traduction française du texte d'Oribase, le terme d'idiosyncrasie, qui ne leur paraît pas devoir gêner leurs lecteurs. Comme nous le verrons, son usage caractérise leur époque.

³⁰ Τί δὴ οὖν κωλύει τὸν ἡκριβωκότα μὲν τὰς πάντων τῶν ἀστέρων καὶ ἡλίου καὶ σελήνης κινήσεις, ὅπως αὐτὸν μηδενὸς τῶν σχηματισμῶν μήτε ὁ τόπος λανθάνοι, διειληφότα δὲ ἐκ τῆς ἔτι ἄνωθεν συνεχοῦς ἱστορίας ὡς ἐπὶ πᾶν αὐτῶν τὰς φύσεις κἂν μὴ τὰς κατ'αὐτὸ τὸ ὑποκείμενον ἀλλὰ τὰς γε δυνάμει ποιητικᾶς, οἷον ὡς τὴν τοῦ ἡλίου ὅτι θερμαίνει καὶ τῆς σελήνης ὅτι ὑγραίνει καὶ ἐπὶ τῶν λοιπῶν ὁμοίως ἱκανὸν δὲ πρὸς ταῦτα τοιαῦτα ὄντα φυσικῶς ἅμα καὶ εὐστόχως ἐκ τῆς συγκράσεως πάντων τὸ ἴδιον τῆς ποιότητος διαλαβεῖν, ὡς δύνασθαι μὲν ἐφ'ἑκάστου τῶν διδομένων καιρῶν ἐκ τῆς τότε τῶν φαινομένων σχέσεως τὰς τοῦ περιέχοντος ἰδιοτροπίας εἰπεῖν, οἷον ὅτι θερμότερον ἢ ὑγρότερον ἔσται, δύνασθαι δὲ καὶ καθ'ἕκαστον τῶν ἀνθρώπων τὴν τε καθ'ἑαυτοῦ ποιότητα τῆς ἰδιοσυγκρασίας ἀπὸ τοῦ κατὰ τὴν σύστασιν περιέχοντος συνιδεῖν, οἷον ὅτι τὸ μὲν σῶμα τοιόσδε, τὴν δὲ ψυχὴν τοιόσδε, καὶ τὰ κατὰ καιροὺς συμπτώματα διὰ τοῦ τὸ μὲν τοιόνδε περιέχον τῆ τοιαῦδε συγκράσει σύμμετρον ἢ καὶ πρόσφορον γίνεσθαι πρὸς εὐεξίαν, τὸ δὲ τοιόνδε ἀσύμμετρον καὶ πρόσφορον πρὸς ἀνάκωσιν. (Ptolémée, *Tetrabiblos*, 1.2, 5-6, p. 11-13). Voici une traduction possible (Aujac, 1993, p. 270) : « Et donc, quand on a étudié scrupuleusement les mouvements de tous les astres, et du soleil et de la lune, au point de connaître parfaitement et le lieu et le temps de toutes les corrélations d'astres, quand on s'est fondé sur les enquêtes menées continuellement depuis des siècles pour arriver à discerner en gros la nature de ces astres, non pas la nature essentielle, mais du moins celle qui est potentiellement efficiente (par exemple celle du soleil qui est de chauffer, celle de la lune qui est d'humidifier, etc.), et quand on est capable, en usant aussi bien de la physique que de la conjecture, d'extraire du

Retour aux Modernes

La reprise du terme par Nancel, quelle que soit la source à laquelle il puise, constitue donc une première. Il est vrai que l'époque, le xvi^e siècle, voit la redécouverte des textes grecs et l'introduction massive, dans les langues vernaculaires, de termes empruntés à la langue grecque. Néanmoins, cet emploi du terme « idiosyncrasie » comme synonyme de tempérament ne se généralisera pas alors ; les termes de *temperamentum* ou de *temperatura* et leurs doublets continuent à dominer l'usage. Au cours du xviii^e siècle, « idiosyncrasie » apparaît de plus en plus souvent dans le discours médical, en langue française comme en langue anglaise³¹. On peut par conséquent considérer que la fortune des notions d'irritation et de sensibilité, mises en avant par les écoles vitalistes, sur le continent et outre-Manche, a entraîné la disparition progressive du vocable « tempérament », trop lié à l'humoralisme galénique, au profit d'un terme moins conceptuellement marqué et plus neuf comme « idiosyncrasie ». Ce qui nous ramène à Boisseau et au xix^e siècle. Le texte de Boisseau, même s'il continue à se référer au tempérament, marque nettement sa préférence pour l'idiosyncrasie, qui s'accorderait davantage aux idées d'excitabilité et d'irritabilité.

Or l'on peut dire que cette notion d'idiosyncrasie connaît une grande vogue tout au long du xix^e siècle. Elle fait son entrée dans le Dictionnaire de Littré en 1863 sous la définition : « Disposition qui fait que chaque individu ressent d'une façon qui lui est propre les influences des

creuset où se mêlent toutes ces données le trait spécifique et caractéristique de la qualité, pourquoi ne serait-on pas capable, en chaque occasion, de déduire de la disposition de la sphère locale à tel moment précis les particularités efficientes du "contenant", par exemple d'annoncer qu'il va faire plus chaud, ou plus humide ? Et pourquoi ne serait-on pas capable, au plan des individus, de connaître, qualitativement et dans l'ensemble, le tempérament de chacun par référence à la situation du "contenant" au moment de sa naissance ? de dire par exemple qu'il aura telle qualité physique, telle vertu morale ? et aussi de prédire certains événements fortuits, du fait que tel "contenant" s'accorde avec tel tempérament favorisant le bonheur, tandis que tel autre lui est opposé, ce qui prédispose au malheur. » Noter, dans ce passage, la récurrence des notions de chaud et de froid, présentées comme les qualités actives des astres et que l'on doit retrouver au niveau des idiosyncrasies ; cet exposé astrologique s'insère donc parfaitement dans le cadre de la médecine humorale et de la théorie des tempéraments.

³¹ Voir *Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français. Datations et Documents Lexicographiques*, n. s. 2.3, Paris (cité dans Chauvelot, 1950).

divers agents. » Littré introduit également l'adjectif dérivé « idiosyncratique », non attesté dans la littérature avant le XIX^e siècle, en prenant soin de préciser que ni le nom ni l'adjectif ne figurent dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, c'est-à-dire dans la sixième édition de 1835 ; il faudra attendre une édition postérieure pour voir son usage reconnu par l'Académie. Boisseau parlait d'idiosyncrasie des nations, idée que nous avons vue à l'œuvre dans les *Esquisses pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus et que l'on peut faire remonter au traité *Airs, Eaux, Lieux* du Corpus hippocratique, même si le terme lui-même n'est pas hippocratique. Nietzsche à son tour usera abondamment du terme dans plusieurs de ses écrits, renvoyant soit au caractère propre d'un individu ou d'un type individuel³², soit à celui d'un peuple ou d'une race dans son ensemble³³. Ce fait atteste, au-delà des représentations propres à l'univers mental nietzschéen, d'un engouement certain du siècle pour ce terme. Enfin, un emploi anecdotique mais révélateur de l'air du temps : Mérimée introduit le terme dans sa célèbre dictée, délivrée en 1868 lors d'une réunion de la cour impériale à Saint-Cloud.

Une nouvelle définition de l'unicité physiologique individuelle ?

Dans l'esprit d'un médecin comme Boisseau, ce choix lexical devait marquer une rupture avec la tradition humorale. Mais la rupture est plus apparente que réelle. On voit bien en effet que l'entreprise de Boisseau

³² « Je m'efforce de comprendre de quelle idiosyncrasie (*idiosynkerasie*) est née cette équation socratique : raison = vertu = bonheur, la plus bizarre des équations possibles, et qui, en particulier, a contre elle tous les instincts des anciens Hellènes. » (Nietzsche, 1888, « Le problème de Socrate », 4, p. 71) ; « Il [Socrate] comprit que son cas, que l'"idiosyncrasie" de son cas n'était déjà plus un cas isolé. Le même genre de dégénérescence se préparait partout en silence : l'antique Athènes touchait à sa perte. » (Nietzsche, 1888, « Le problème de Socrate », 9, p. 73) ; « Vous allez me demander tout ce qui, chez les philosophes, relève de l'idiosyncrasie ?... C'est, par exemple, leur absence de sens historique, leur haine contre l'idée même de devenir, leur "égypticisme". Ils croient faire honneur à une cause en la "dés-historisant", en la considérant *sub specie aeterni*, en la momifiant. » (« La raison dans la philosophie », 1, p. 75).

³³ Les réflexions rassemblées dans *Ecce Homo* (1888) font ainsi la part belle au régime alimentaire, au lieu et au climat comme éléments déterminants de l'idiosyncrasie individuelle. Le même texte met en avant la notion de race ainsi que la distinction entre féminin et masculin.

visé à remplacer un système par un autre, tout en conservant, du point de vue des représentations, des références communes. Bien que la physiologie de ce disciple de Broussais ne soit pas celle de ceux qu'il appelle « galénistes et paracelsistes » (Broussais, 1839, chap. 7, p. 389), la typologie idiosyncratique qu'il établit reprend les types et les représentations hérités de l'Antiquité. Le principe même d'une individualité physiologique est maintenu. On se souvient des premiers paragraphes du livre I du *De medicina de Celse* (première moitié du 1^{er} siècle apr. J.-C.), et du portrait de l'intellectuel, le cupidus litterarum, dont l'état physique est altéré par l'inaction physique et l'excès de veille. Parallèlement, le traité de Boisseau insiste à plusieurs reprises sur le caractère pathologique de l'excès d'étude, qui provoque l'irritation du cerveau. On peut lire ainsi :

Chez les jeunes gens sobres adonnés à l'étude des sciences qui exigent un exercice soutenu de l'encéphale, lorsqu'ils ne sont point exposés à l'action des miasmes putrides des amphithéâtres, c'est de l'encéphale que part l'irritation. (Boisseau, 1823, chap. 2, p. 93)³⁴

Ou encore, à propos de la fièvre inflammatoire, conçue sur le mode de la pléthore :

La plénitude des vaisseaux capillaires d'un seul organe est encore une circonstance plus favorable au développement de l'irritation qui produit la synoque. Cette pléthore locale primitive existe souvent chez les sujets que l'on dit faibles et languissants parce qu'ils sont pâles et maigres. C'est chez ces sujets que l'on retrouve la pléthore cérébrale, lorsqu'ils se livrent à des travaux assidus de cabinet, ou qu'ils éprouvent des chagrins; la pléthore pulmonaire, quand la structure de leur poitrine et la conformation de leur poumon les y prédisposent, surtout s'ils se livrent à des excès dans le coït. La pléthore abdominale a lieu chez des personnes et surtout chez des enfants qui mangent trop et qui font usage d'aliments trop substantiels; la pléthore utérine chez les jeunes filles qui ne sont point encore réglées. (Boisseau, 1823, chap. 2, p. 76)

Attention portée au régime, dangers de l'excès d'étude, danger des passions et des plaisirs vénériens, autant d'éléments peignant un paysage familier aux lecteurs de Celse et de Galien. L'explication étiologique, la pléthore ou plénitude des vaisseaux, rappelle étrangement la notion

³⁴ Le caractère pathologique de l'excès d'étude constitue un leitmotiv du discours de Boisseau : cf. p. 76-77, 123-124, 170, 211, 216, 320, 333, 360, 364, 439-440.

d'engorgement des méthodiques, mais n'en est pas moins galénique³⁵. Soranos, le grand représentant de l'école méthodique (II^e siècle apr. J.-C.), n'est pas très loin non plus. Nous avons peu parlé de la médecine méthodique, mais il y aurait beaucoup à dire au sujet des rapports que Broussais et son disciple Boisseau ont entretenus avec elle³⁶.

En somme, il semble que cette médecine du XIX^e siècle, qui se targue parfois de rompre avec la tradition et le monde des Anciens, se refuse paradoxalement à le quitter tout à fait. Le nouveau monde ne parvient pas à faire oublier le vieux monde. C'est que l'humorisme antique, à travers la notion de tempérament, qui pose l'unicité physiologique individuelle, nous a aussi transmis un tableau typique de l'humanité, qui distingue les peuples, les sexes, les âges de la vie, jusqu'aux conditions sociales, toute une anthropologie médicale qui a su, dès les origines, influencer le discours sur l'homme et façonner les esprits au point que, si les théories physiologiques passent et se supplantent les unes les autres, les représentations qui sont l'héritage des Anciens demeurent. Reconnaissons au docteur Boisseau cette conscience historique, lui qui avait choisi de placer son œuvre sous le patronnage du grand Baglivi en rappelant cette maxime, placée en exergue sur la page titre de sa *Pyrétologie physiologique : Novi veteribus non opponendi, sed quoad fieri potest, perpetuo jungendi foedere*.

Il serait bien sûr intéressant de poursuivre la réflexion en interrogeant la postérité du concept d'idiosyncrasie au-delà du siècle qui fit sa fortune. Car le terme est de fait toujours employé sous diverses acceptions dans le domaine médical comme dans celui de la psychologie, la question étant de savoir si les emplois contemporains préservent quelque chose d'une définition des caractères individuels au sens où nous l'avons entendue ou si nous avons définitivement rompu avec de telles représentations. Pour le médecin, et en particulier l'allergologue, l'idiosyncrasie est la disposition particulière d'un individu à réagir à un événement extérieur ; elle définit la particularité du système immunitaire des individus. De la

³⁵ Ce chapitre consacré à la fièvre inflammatoire insiste sur la notion de pléthore comme cause d'irritation des organes et donc de fièvre. Dans son *De differentiis februm*, chap. 5 (K., 7. 287), Galien explique que les états de pléthore, c'est-à-dire de surabondance humorale, sont causes de fièvre : οὐδὲν οὖν θαυμαστὸν οὐδὲ διὰ τί πληθώρας ἔπονται πυρετοί.

³⁶ Ainsi, dans son histoire de la notion d'irritation (*De l'irritation et de la folie*, 1.2), Broussais rapproche les premiers travaux sur l'irritabilité des notions de strictum et de laxum du médecin méthodique Thémison.

même manière les psychologues qui s'intéressent à la manière dont nous pouvons ressentir un stimulus extérieur parlent d'idiosyncrasie, chaque individu ne ressentant pas la même impression sur un mode identique. Il faudrait pouvoir développer toutes ces définitions et étudier leur présence et leur utilisation dans la littérature scientifique. On peut pour lors se contenter de noter que la volonté de définir ce qui fait notre individualité organique reste un point de préoccupation du savoir sur l'Homme.

Références

Auteurs anciens

- ARISTOTE, *De anima*, A. JANNONE (éd.), Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, 1966. Édition utilisée : 2002.
- GALIEN, *De uictus ratione in morbis acutis ex Hippocratis sententia liber*, J. WESTENBERGER (éd.), *Corpus Medicorum Graecorum*, V. 9. 1, Leipzig/Berlin, Teubner, 1914.
- GALIEN, *De sanitate tuenda*, K. KOCH (éd.), *Corpus Medicorum Graecorum*, V, 4, 2, Leipzig/Berlin, Teubner, 1923.
- GALIEN, *De methodo medendi*, R. J. HANKINSON (éd.), Oxford, Oxford University Press, 1991.
- ORIBASE, *Collection médicale*, BUSSEMAKER & DAREMBERG (éds.), Paris, J.-B. Baillière, 1851.
- PTOLÉMÉE, *Tetrabiblos*, F. E. ROBBINS (éd.), London/Cambridge (Mas.), The Loeb Classical Library, 1940.
- SEXTUS EMPIRICUS, *Outlines of Pyrrhonism*, R. G. BURY (éd.), London/New York, The Loeb Classical Library, 1933.
- SEXTUS EMPIRICUS, *Esquisses pyrrhoniennes*, traduction de P. PELLEGRIN, Paris, Seuil, 1997.

Auteurs modernes

- BICHAT Xavier (1822), *Recherches physiologiques sur la vie et la mort (Première partie)*, Paris, Gabon-Béchet Jeune. Édition utilisée : André PICHOT (éd.), Paris, GF-Flammarion, 1994.
- BOISSEAU François Gabriel (1823), *Pyrétologie physiologique ou Traité des fièvres considérées dans l'esprit de la nouvelle doctrine médicale*, Paris, J.-B. Baillière. Édition utilisée : 1824.

- BROUSSAIS François-Joseph (1839), *De l'irritation et de la folie, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique, Deuxième édition considérablement augmentée par l'auteur et publiée par son fils Casimir Broussais*, Paris, J.-B. Baillière. Édition utilisée : S. Douailler (éd.), Paris, Fayard, 1986.
- NANCEL Nicolas de (1581), *Discours très ample de la peste, divisé en trois livres adressant à Messieurs de Tours*, Paris, Denys du Val.
- NIETZSCHE Friedrich (1888), *Götzen-Dämmerung oder wie man mit dem Hammer philosophiert*, Leipzig, C. G. Neumann. Traduction française : *Le Crépuscule des idoles*, J.-C. Hémerly (trad.), G. Colli & M. Montinari (éd.), Paris, Gallimard, 1974.

Articles et monographies

- ALLEN James (1993), « Pyrrhonism and Medical Empirism: Sextus Empiricus on Evidence and Inference », *Acknowledgements und Niedergang der römischen Welt*, 2^e sér., vol. 37.1, p. 646–690.
- AUJAC Germaine (1993), *Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe : connaissance et représentation du monde habité*, Paris, Éditions du CTHS.
- CANGUILHEM Georges (1965), « Aspects du vitalisme », *La connaissance de la vie*, Paris, J. Vrin, p. 83–100. Édition utilisée : 2^e édition, 1992.
- CHAUVELOT R. (1950), « Étude sur le vocabulaire français du XVII^e siècle », *La Presse médicale*, vol. 58, p. 933–934.
- DEBRU Armelle (2004), « Fièvre », dans Dominique LECOURT (éd.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 491–495.
- HUSSERL Edmund (1984), « L'Arché originaire Terre ne se meut pas », *Philosophie*, vol. 1, p. 4–21.
- LE BLANC Guillaume (2004), « Vitalisme (École de Montpellier) », dans Dominique LECOURT (éd.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 1208–1211.
- MANULI Paolo & VEGETTI Mario (éds.) (1988), *Le Opere psicologiche di Galeno*, Napoli, Bibliopolis.
- MAZZOLINI Renato G. (1995), « Les Lumières de la raison : des systèmes médicaux à l'organologie naturaliste », dans Mirko Drazen GRMEK (éd.), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, vol. II, Paris, Seuil, p. 93–115.

- MERLEAU-PONTY Maurice (1965), *Éloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard.
- NUTTON Vivian (2004), *Ancient Medicine*, London/New York, Routledge.
- PICHOT André (1994), « Introduction », dans André PICHOT (éd.), *Recherches physiologiques sur la vie et la mort (première partie) et autres textes* de Xavier Bichat, Paris, GF-Flammarion.
- PORTER Roy (1996), « Theories of Life in the Age of Enlightenment », dans Roy PORTER (éd.), *The Cambridge Illustrated History of Medicine*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, p. 162–168.
- REY Roselyne (1995), « L'Âme, le corps et le vivant », dans Mirko Drazen GRMEK (éd.), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, vol. II, Paris, Seuil, p. 117–155.
- RUDOLPH Gerhardt (1995), « Mesure et expérimentation », dans Mirko Drazen GRMEK (éd.), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, vol. II, Paris, Seuil, p. 61–91.